

Culture

SÉRIE | LISEZ-VOUS LA BELGE 22/08 Véronique Bergen, la fouguese > 23/08 Geneviève Damas, la passeuse > 24/08 Isabelle Wéry, la joueuse > 25/08 Caroline De Mulder, la bâtisseuse > 26/08 Lisette Lombé, la stameuse

De 22 au 26 août, nous vous proposons le portrait de cinq écrivaines phares de la Fédération Wallonie-Bruxelles qui publient un livre en cette rentrée littéraire. Une série avec le soutien du Fonds pour le journalisme.

«L'anthropocène dresse le dernier acte de l'humanité»

Polifère, radicale, Véronique Bergen publie en cette rentrée plusieurs textes dont «Écume», son «chant d'amour aux espèces en train de s'éteindre». Assez rare dans les médias, sa parole est comme son écriture: fouguese.

CHARLINE CAUCHE

Véronique Bergen est née en 1962 à Bruxelles. Ancienne de l'école Deobry et docteure en philosophie, elle publie depuis 30 ans.

«S bibliophilie, même sélective, compte plus de soixante titres de romans, de nouvelles, d'essais, de poèmes et de critiques d'art. «Admettre sa capacité de travail, ses choix sans réserve, son engagement dans une vie où il n'y a que l'écriture au poste de commandement, nous comble Gilles Colard, philosophe également issu de l'ULB et coordinateur du Master en création littéraire à la Marmuse.

«Son écriture cartonne aussi à Tuluze, où elle a publié un roman, à l'Élan vers ce qui est devenu, dans le monde, un livre. Ce feu, elle le trouve, par exemple, quand elle écrit une magnifique fiction autour d'Élie Sedgwick (mort à 28 ans, elle avait été la amie d'Andy Warhol). Elle le trouve aussi quand elle revient avec brio sur l'impact de naufrage d'œuvre composites de la réalisatrice Liliana Cavani, dont elle a écrit une description passionnante. Elle écrit l'histoire, ou encore, quand elle décrit les Marolles, quartier qu'elle connaît comme son poche, dans un livre-monde.

«À l'instar théorique et muséologique, elle s'intéresse à Hélène de Jussieu, Jean-Joquin ou encore, à Jean-Paul Sartre. Un bel équilibre entre nos impressions. Par où commentez? Peut-être dans par la fin. Son roman, «Écume», qui sortira le 30 août chez Olibri et chez les Éditions, des éditions belges et françaises associées pour cette collaboration inédite, rassemble ce que le belge fait de mieux: ceter des romans de langue. Son essai «L'écume», l'écume d'écume à la bande dessinée est également sorti le 30 août.

«C'est une artiste éditrice profane et la possibilité des textes littéraires pratiqués est l'une de ses manières de fabriquer, qui peut aussi concerner, nous explique Nicolas Dewez, rédacteur en chef



Véronique Bergen: «Dans ma galerie, il y a beaucoup de portraits de femmes occultées, comme Uncia Zürn ou Amemarie Schwarzenbach, diabolisées comme Ulrika Melhof, ou brisées comme Élie Sedgwick ou Marilyn Monroe». © VALENTIN BANGH / IMAGESLGA

du Carnet et les Instants, qui ne tarit pas d'éloges à son propos.

«Ce qui nous amène à cette deuxième information concernant l'auteur: elle est ingénuement méconnue. Ce qui n'est peut-être pas tout à fait exact tant en ce qui concerne l'écriture de Bergen.

«Tant de visibilité l'empêche-t-elle de faire ce qu'elle affectionne le plus: écrire et réfléchir à l'écriture. Dans l'excellent «Carnet», elle se pose les questions suivantes: «Où écrit-on? Depuis quand lit-on? À partir de quels détails, de quels moments, de quels bouillants et en direction de quels espaces? Elle y répond: «Depuis la rive de la passion. Depuis une zone langagière d'orientation, de fantasmes et de questionnements...». Questionnaire à...

Vous avez habité une bonne partie de votre vie dans les Marolles. Vous y allez déjà enfant, avec votre mère. Qu'avez-vous en commun avec ce quartier?

«C'est peut-être l'affection pour la diésis, la possibilité de vivre dans l'écume, la possibilité de sentir l'écume. Malgré la gentrification allemande, il reste un humanisme de résistance dans les Marolles, un foyer d'écume par rapport à l'uniformisation. On y trouve toujours cet esprit associatif et de lutte qui, au fil des générations, a permis à des communautés très

bigarrées de faire valoir des modes de vie différents, une politique de l'hospitalité et une vie culturelle énormément riche. Les Marolles contrastent d'acier David contre Goliath: lors de la Révolution belge, au cours des guerres du XIXe siècle, pendant le combat pour le suffrage universel et aujourd'hui par un

«J'essaie d'écouter, de m'ouvrir, de redonner une place à ceux qu'on muséifie, que l'on minore.»

VERONIQUE BERGEN
AUTRICE

situationnelles en acte qui ne passe pas par le langage officiel et hiérarchisé. C'est un «vivre d'espérance» qui s'éloigne de l'horizon néo-capitaliste.

Votre propre manière d'exprimer ne dépasse partiellement dans tous ces récits que vous publiez vos livres. Les mots existants ne vous suffisent pas?

«Ce qui m'intéresse dans l'écriture, c'est surtout le matériau langagier. J'affectionne Guyotat, Caillet, des inventeurs de langages. Par l'impression que ce que je dois plumer, ce que je ressens, ne peut pas passer par des mots usuels. Inventer des mots, c'est inventer des possibilités dans un registre des lettres parfaites. Dans «Écume», il s'agit de m'approprier la manière de Melville en adressant une réponse au capitaine Achab et à tous les écrivains. Même si «Moby Dick» est un chef-d'œuvre qui a bouclé des thèmes mythologiques cruciaux dans une langue quasi biblique, cela reste le fruit d'un esprit puritan qui dresse un dualisme entre l'homme et le monde, le premier possédant le second. À l'heure de la sixième extinction massive des espèces animales et végétales, j'ai voulu répondre par un chant d'amour aux créatures et plus globalement à tous les êtres non humains qui disparaissent dans l'indifférence.

Un chant pour une nouvelle alliance, pour repenser les amères de Stengers et de Prigogine. Il me semble être que l'anthropocène dresse le dernier acte de l'humanité existante. La littérature, comme tous les chants de création ou de non-ferme du monde, ne peut pas se passer d'harmonie par cette manière sur la suite des formes du vivant.

On sent votre désir (comme dans «Écume») d'être sauté ou

aucun (Dalle, 2010) où les narrateurs étaient des chiens) de vous faire porter parole du vivant. Est-ce vraiment possible?

«On peut essayer de donner existence aux multiples formes du vivant, de détacher le langage, sans pour autant inventer une langue canine, parce que, in fine, on parle toujours en leur nom. Chaque être garde son mystère et c'est très bien ainsi. Je ressens plutôt une volonté d'entrer en contact avec tous les régimes d'existence, avec les absents, les disparus, de réinventer les voix à travers une parole qui reste néanmoins occidentale, peu animée, mais dans l'idée de Bruno Latour d'un Parlement des choses, c'est-à-dire d'humains comme représentants d'une nature qui aurait enfin des droits.

Dans «Écume», vous écrivez: «Commencer un roman, c'est rater l'événement. Qu'est-ce qui vous pousse à choisir la fois à commencer un nouveau livre? Avez-vous le livre précédent terminé, je sais déjà ce dont traite le suivant (dix)? C'est une nécessité pour moi d'être entouré d'êtres de papier. J'ai toujours vécu en prenant les mots pour des choses, c'est peut-être une lecture psychotique du monde, mais oui, les livres, ces deus ex machina, me happent, me régénèrent. Il y a peut-être là un principe d'instabilité et de gourmandise enfantine...

«ÉCUME» REVISITE LE MYTHE MOBY DICK

Dans le nouveau roman de Véronique Bergen, on trouve deux thématiques entremêlées que la romancière tresse avec ingéniosité: le rapport de prédation des hommes vis-à-vis des femmes et celui de domination des humains sur les animaux. «Écume» raconte l'histoire d'un chat à la recherche de Moby Dick et celle d'Annie qui le matin a rencontré lors d'une escalade à Anémone. Le quasi-mythe d'Herman Melville est revisité à l'aune des grandes questions contemporaines liées à l'environnement et à l'égalité au sein du vivant. Dans sa forme, «Écume» avance par vagues, au gré de l'inventivité langagière et de la puissance rythmique de son écriture. On ne décide pas si on a l'écume ou si on n'est pas obsédée par l'effet produit par l'enlèvement sans fin des écrivains. Véronique Bergen répond ainsi à l'absence de Moby Dick qui se dérobe à la littérature.

CHA. C.
Véronique Bergen, «Écume», Olibri, 160 pages, 21 euros.